Le gardien du verger

Cormac McCarthy





Éditions de l'Olivier

Le gardien du verger

CORMAC McCARTHY

Le gardien du verger

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Hirsch et Patricia Schaeffer

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

TITRE ORIGINAL
The Orchard Keeper

Une première édition du *Gardien du verger*
a paru en 1968 aux Éditions Robert Laffont.
La présente traduction a été revue
conformément au texte d'origine.

ISBN 978.2.8236.2175.4

© Cormac McCarthy, 1965, 1993
© Éditions de l'Olivier/Le Seuil,
pour cette nouvelle traduction française, 1996
© Éditions de l'Olivier, 2024 pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'arbre était à terre et tronçonné, les rondins épars sur l'herbe. Se tenait là un homme trapu avec trois doigts enveloppés d'un bandage sale maintenu par une attelle. Il y avait à ses côtés un Noir et un jeune homme, tous trois rassemblés autour du pied de l'arbre. Le type trapu posa la scie et lui et le Noir empoignèrent le piquet de clôture et bandèrent leurs muscles en ahanant et en soufflant jusqu'à ce qu'ils aient réussi à retourner la bille. L'homme se baissa, s'appuyant sur un genou, et examina l'entaille. On ferait mieux d'attaquer de ce côté-ci, dit-il. Le Noir ramassa la scie de travers et lui et l'homme se remirent à scier. Ils continuèrent un moment et l'homme dit : Tiens-la. Nom de Dieu, voilà que ça recommence. Ils s'arrêtèrent et retirèrent la lame de l'entaille et regardèrent à l'intérieur de l'arbre. Oh là là, dit le Noir. Y a plus de doute maintenant, pas vrai ?

Le jeune homme s'approcha pour regarder. Ici, dit l'homme, regarde ici sur le côté. Tu vois ? Il regardait. Ici jusqu'en haut ? Ouais, dit l'homme. Il empoigna le morceau de fer forgé tordu, un reste méconnaissable de clôture, et le secoua. Rien ne bougeait. Ça a poussé autour tout du long, dit-il. On peut plus rien scier. Du vieil orme comme ça c'est déjà dur pour la scie.

Le Noir opina du chef. Oui m'sieur, dit-il. Sûr que vous avez raison. Y en a dans c't arbre jusqu'en haut.

Première partie

Depuis quelque temps la route était déserte, blanche encore et calcinée, mais le ciel à l'ouest déjà rouge de soleil. Il marchait doucement dans la poussière, s'arrêtant de temps à autre, courtaud volatile disgracieux vacillant sur une patte, pour examiner le tampon de ruban adhésif qui sortait de la semelle de sa chaussure. Il regarda encore une fois par-dessus son épaule. Au loin, sur l'éblouissante piste de ciment, une petite masse informe venait d'apparaître et avançait dans sa direction. Elle grossissait régulièrement, tremblante et grotesque, comme un objet vu à travers une vitre brouillée, puis elle acquit soudain l'aspect et la solidité d'une camionnette, passa dans un éclair et reprit au loin la même forme fluide sous laquelle elle avait surgi.

Sans conviction il pointa vers le véhicule son pouce renversé. De petits éventails de poussière balayaient l'accotement de la route et retombaient dans les revers de son pantalon.

Vas-y, va te faire foutre, charogne, dit-il au fugace mirage. Il sortit ses cigarettes et les compta, les remit dans sa poche. Il tourna la tête vers le soleil. Y aura guère de chance une fois la nuit tombée, dit-il. Le

silence sans un souffle de vent, pas même un frémissement des pages de journal et des papiers de bonbon poussiéreux furtivement enfouis dans le mur brun du chiendent au bord de la route.

Plus loin il apercevait les lumières d'un poste d'essence, des bâtiments. Peut-être un carrefour où les véhicules ralentissaient. Il leva le pouce vers un camion-remorque qui le dépassa en trombe, aspirant poussière et papiers dans son sillage. Il le regarda s'éloigner sur la route, secouant les branches des arbres.

Tu t'arrêterais pas pour Jésus-Christ, fit-il en se recoiffant du bout des doigts.

En arrivant à la pompe à essence il but une longue rasade d'eau et fuma une des cigarettes qu'il lui restait. Il y avait une épicerie à côté et il y entra, longeant en traînant les pieds les rayons garnis de boîtes en fer-blanc et en carton et bourrant ses poches de menus articles – des confiseries, un crayon, un rouleau de chatterton. Émergeant de derrière un carton de papier hygiénique, il remarqua le patron qui l'observait.

Dites donc, fit-il, vous auriez pas – et ses yeux dressèrent un rapide et dernier inventaire –, hum, des pompes pour gonfler les pneus, par hasard ?

Pas avec les gâteaux, dit le patron. Il baissa les yeux et aperçut un amas désordonné de miches de pain et de biscuits tranquillement assassins sous leur cellophane piquetée de mouches.

Par ici, dit le patron, montrant du doigt la direction. Dans une caisse, de l'autre côté du comptoir, il y avait des crics, des démonte-pneus, une tarière d'un modèle insolite.

Voilà, dit-il, j'y suis maintenant. Il fit le tour de la caisse et resta quelques minutes à fouiller.

C'est pas ce modèle-là que je cherchais, dit-il au patron, en faisant un pas vers la sortie.

Et qu'est-ce que c'est comme modèle ? s'enquit le patron.

J'savais pas qu'il y en avait plusieurs.

Mais si, mais si, dit-il, s'arrêtant juste devant la porte de l'épicerie, se tapotant la lèvre inférieure. Il inventait un nouveau modèle de pompe pour pneus d'automobile. Oui, dit-il, ils viennent de sortir un nouveau modèle ; à présent, on a plus besoin de tenir la pompe et de pousser de haut en bas sur le piston (faisant le geste d'actionner une pompe), il y a une espèce de poignée qui sert de levier et il suffit d'appuyer dessus comme ça (actionnant la pompe d'une seule main).

Sans blague, fit le patron.

Sans blague. Et vous pouvez me croire qu'on se fatigue moins.

Qu'est-ce que vous avez comme voiture ? demanda le patron.

Ce que j'ai comme voiture. Je viens de m'acheter une nouvelle Ford. Une trente-quatre flambant neuve. Avec un moteur V 8. Ça fait peur rien que de monter dedans.

Mais y a pas mal de pépins avec les pneus, hein ?

Mais non. C'est la première fois, la seule et la dernière, je vous le garantis, qu'il m'arrive quelque chose à un pneu… C'est pas tout, mais il est temps que je file… À propos, y a combien d'ici à Atlanta ?

Dix-sept miles.

Bon. Cette fois il faut que je file. À la prochaine.

À bientôt, dit le patron. J'espère que vous arriverez à regonfler vot' pneu. Sûr que ça serait bien moins pénible avec une pompe.

Mais la porte treillissée claqua et il sortit. Il s'attarda sur la galerie, essayant de deviner l'heure. Le soleil était déjà bas. Une stridulation de cigales et une escadrille d'énormes chauves-souris sortit de l'ouest incandescent, haut dans le ciel sur leurs ailes pointues, à la poursuite du crépuscule.

Il y avait une voiture stationnée devant la pompe à essence. Il pesta un moment contre le patron de l'épicerie puis revint en arrière et but encore une rasade d'eau. Il exhuma de sa poche une barre de praliné et commença à la mâcher.

Au bout de quelques minutes un type sortit des toilettes et passa devant lui. Il allait à la voiture.

Dites donc, fit-il. Vous allez pas du côté de la ville ?

L'homme s'arrêta et regarda autour de lui, l'aperçut, adossé à un fût d'essence. Oui, dit-il. Vous voulez que je vous emmène ?

Sûr que ce serait rudement gentil, dit-il, et il s'approcha de l'homme, toujours en traînant les pieds. J'ai ma fille là-bas à l'hôpital et il faut que j'y sois ce soir si je veux la voir.

À l'hôpital ? Où ça ? lui demanda l'homme.

Eh bien, à c'lui d'Atlanta. Le grand hôpital qu'il y a là-bas…

Ah bon ? dit l'homme. Moi je vais que jusqu'à Austell.

C'est loin ça ?

À neuf miles.

Ça vous ennuierait pas que j'aille avec vous jusque-là ?

J'serais content de vous faire faire ce petit bout de chemin, dit l'autre.

En arrivant à Atlanta, il aperçut en haut d'une colonne de panneaux de signalisation une plaque qui indiquait Knoxville 197 miles. Le nom de la ville qui était sa destination. Si on lui avait demandé son nom, il aurait pu dire n'importe lequel, sauf le nom de Kenneth Rattner, le sien.

À l'est de Knoxville, État du Tennessee, commencent les montagnes, arêtes et crêtes basses du pli appalachien qui tordent à leur guise les routes au sortir de la ville. Il y a d'abord Red Mountain ; du sommet on peut voir par temps clair comme une lointaine promesse une fraîche ligne bleue, la ligne de partage des eaux.

À la fin de l'été, la montagne cuit sous un ciel d'un bleu sans merci. La poussière rouge de la route du verger est de la poudre échappée d'un four à briques. Impossible d'en tenir une pincée dans le creux de la main. Des vents brûlants remontent la pente de la vallée comme une mauvaise haleine, chargés d'effluves de dompte-venin, d'enclos à cochons, de végétation pourrissante. Les talus de terre rouge le long de la route sont couronnés de chèvrefeuille flétri, de vesceron desséché et poussiéreux. Quand arrive la fin juillet les maïs sont assoiffés et fanés, les tiges penchées avouent leur défaite. Tout ce qui subsiste de verdure pâlit et brûle. L'argile craque et se fissure en d'interminables microcataclysmes et partout le calcaire affleure du sol érodé, pareil à des bancs de dauphins se chauffant au soleil, leurs dos gris striés arc-boutés contre le ciel infernal.

Dans la relative fraîcheur des bois, la vigne vierge et la muscadine fleurissent avec une obscène fécondité, et le parterre de la forêt – jonché de vieux troncs moussus, peuplé d'oronges vénéneuses, étranges et solennelles

parmi les fougères et la vigne vierge et légèrement inclinées en arrière pour laisser voir leurs ouïes délicates de la teinte du foie cru – a quelque chose de primitif, marais carbonifères où parmi les fumées guettent d'antiques sauriens dans un simulacre de sommeil.

À flanc de montagne le calcaire dresse ses gradins et érige d'invraisemblables escarpements parmi les racines chantournées de hickorys, de chênes et de tulipiers qui ont besoin de toutes leurs forces contre la pente aléatoire que leur accorde la chute fortuite d'une graine.

Au pied du versant ouest de la montagne il y a une agglomération qu'on appelle Red Branch. C'était une localité bien différente en 1913 quand Marion Sylder y vit le jour ou en 1929 quand il quitta l'école et partit travailler, pas pour longtemps, comme apprenti charpentier chez Increase Tipton, patriarche d'un clan dont le patrimoine comprenait une dizaine de cabanes construites n'importe comment, éparpillées dans les endroits les plus improbables de la vallée, accroupies sur leurs aires ravinées pareilles à de grandes bêtes boudeuses raidies par la constipation et gardant malgré tout on ne sait quoi d'éphémère et de circonstanciel, comme abandonnées là par la décrue des eaux après une inondation. Même la rapidité que l'on mettait à les construire ne pouvait rivaliser avec la décrépitude avec laquelle elles avaient tant d'affinité. Les moisissures gangreneuses s'attaquaient aux fondations avant même que la toiture ait été clouée. La boue remontait le long des parois et la peinture en s'écaillant laissait de longues balafres blanches. Elles semblaient succomber l'une après l'autre à une effroyable épidémie.

Elles étaient louées à des familles de gens émaciés

bruns de peau et aux yeux caves, pas des Mélungeons et pas vraiment quelque chose d'autre, qui se multipliaient avec une si prolifique ardeur que leur vie entière semblait être consacrée à la production d'une triste lignée de descendants, lesquels passaient des heures entières assis nu-pieds et en haillons au bord de la galerie, guère différents des victimes d'on ne sait quelle catastrophe, le regard perdu au loin sur les terres désolées, avec une expression qui n'était ni d'espoir ni de stupeur ni de désespoir. Ils arrivaient et repartaient, sans plus de bagages que des oiseaux migrateurs, chaque famille de nouveaux venus était l'exacte réplique de la précédente et seuls changeaient les noms sur les boîtes à lettres, les derniers en date inscrits d'une écriture maladroite sur des couches successives de peinture qui replongeaient les précédents occupants dans l'anonymat d'où ils avaient surgi.

Marion Sylder avait travaillé avec le marteau et la scie jusqu'à la fin de septembre de cette année-là et ensuite il était parti, expert en sablières et chevrons, et avait acheté avec ses économies à une maison de vente par correspondance du Minnesota des vêtements et une paire de bottes à trente dollars, puis avait disparu. Il était resté absent cinq ans. Quelque métier qu'il eût exercé pendant son exil il n'avait ni porté de salopette ni manié de marteau.

En ce temps-là il y avait au col dans la montagne un estaminet dit *À l'Enseigne de la Mouche verte*. C'était une construction en forme de caisse avec une haute façade et un toit en tôle ondulée à une seule pente incliné d'avant en arrière, et tout le bâtiment reposait sur un échafaudage de solives au-dessus d'un à-pic vertical, la porte de devant donnant directement sur

la route. Un angle était cloué à un grand pin dont le tronc s'élevait majestueusement du fond de l'abîme – un abîme qui, les jours de grand vent, produisait un effet de cheminée, aspirant l'air ascendant qui remontait de la vallée et s'engouffrait comme dans un entonnoir par le col de la montagne. Ces nuits-là les clients de l'auberge avaient sous leurs pieds des planches qui dansaient une sarabande d'ivrogne, qui se soulevaient et s'affaissaient avec d'énormes gémissements. Parfois le bâtiment faisait de folles embardées, prêt à plonger d'un moment à l'autre. Les buveurs marquaient une pause, le liquide incliné dans leurs verres, la construction soubresautait violemment, un balai tombait, une bouteille, et l'auberge se redressait lentement et retrouvait une fois encore l'équilibre instable qui était sa position normale. Les buveurs levaient leurs verres, la conversation repartait. Les allusions aux excentricités de l'estaminet n'étaient admises qu'à l'extérieur du bâtiment. Pour eux l'auberge était une créature animée comme l'est un vieux navire pour son équipage, ce qui créait une atmosphère que peu de gens peuvent se flatter de connaître, une solidarité qui devait beaucoup à sa précarité même. Le tangage, les petits gémissements continuels du bois tourmenté créaient une illusion on ne peut plus nautique, de sorte qu'après une violente secousse on pouvait presque s'attendre à voir un matelot barbu tomber d'une écoutille du plafond et annoncer : Le gréement a tenu bon.

À l'intérieur il y avait un authentique comptoir, soi-disant en acajou, qui avait été récupéré dans un bar de Knoxville en 1919, avait fait du service dans une blanchisserie, chez un pâtissier-glacier, et pendant un bref intermède quelque part à quelques miles de Red Branch

sur la route de Knoxville dans un sinistre établissement qui n'avait pas tardé à faire faillite pour avoir tenté un compromis entre entourloupe et magouille. À l'exception de deux colonnes doriques en marbre blanc dressées à chaque extrémité, le comptoir était une installation plutôt rudimentaire. Il n'y avait pas de tabourets et, assez haut sur le devant, était monté un repose-pied en bois, une barre fixée à des moyeux de roues de charrette. Quatre ou cinq tables étaient disposées au hasard dans la salle, flanquées d'un assortiment de chaises cassées, d'anciennes caisses de bouteilles de lait, plus un capricieux tabouret de camping. À la nuit, quand il fermait, le patron ouvrait la porte de derrière et jetait dehors toute la saleté dans le trou béant, écoutant le verre s'écraser sur le verre entassé beaucoup plus bas. Les ordures entreposées là dégringolaient le long de la pente jusqu'à des profondeurs insoupçonnées, grossissant, proliférant, d'une variété et d'une richesse indescriptibles.

Un soir à la fin mars les buveurs clignèrent des yeux sous le double faisceau de phares qui débouchaient du tournant et regardèrent un coupé Ford noir et brillant se garer de l'autre côté de la route. C'était une voiture toute neuve. Quelques minutes plus tard Marion Sylder franchissait la porte de l'auberge, resplendissant dans de la gabardine grise, les plis du pantalon en lames de couteau, la chemise agrémentée de trois plis dans le dos à la mode militaire, la taille cintrée d'une bande de cuir de la largeur d'une mèche de fouet. Un mince cigare était collé à sa mâchoire. Sur sa nuque, entre la peau cuite par le soleil et l'arrondi des cheveux, il y avait un trait comme une cicatrice que chacun put remarquer pendant qu'il s'approchait du comptoir.

Il appuya sur le repose-pied une de ses chaussures

en chevreau grenu, sortit de sa poche une poignée de pièces d'argent d'un dollar et les empila soigneusement devant lui. Cabe était assis sur un haut tabouret derrière la caisse enregistreuse. Sylder jeta un bref coup d'œil sur les pièces, puis leva les yeux.

Alors, Cabe, dit-il, est-ce qu'on boit, oui ou non ?

Sûr, dit Cabe en descendant lourdement de son tabouret.

Puis il pensa : Cabe. De nouveau il examina le client. Le visage fantomatique du gosse disparu prenait peu à peu les traits de cet homme debout au comptoir. Dis donc, fit-il. Tu serais pas Sylder ? Oui, le Sylder, Marion Sylder, c'est pas toi ?

Et qui est-ce que tu croyais que j'étais ? demanda Sylder.

Ça alors, dit Cabe. Ça dépasse tout… Où est-ce que tu t'étais fourré ? Hé Bud, regarde par ici. Tu te souviens de ce petit ? Ça alors, qu'est-ce que t'en dis ?

Bud s'approcha et le dévisagea, sourit et acquiesça.

Et maintenant, dit Sylder, sers une tournée à tous ces soûlards.

Sûr, dit Cabe. De qui tu parlais ?

Sylder désigna d'un geste la sombre salle enfumée. Ils sont tous en train de boire, non ?

Ça alors. Bien sûr que oui. Il jeta un regard circulaire, doutant encore de la conduite à suivre, puis s'adressant à la petite salle il cria : Écoutez, vous autres. Tournée générale pour tous les soûlards. C'est Sylder qui régale. Venez par ici chercher votre verre.

Quand Rattner arriva à la route il s'arrêta et frotta une allumette pour inspecter son tibia. Sous la flamme

la plaie qu'il avait à la jambe avait l'aspect d'une boursouflure de goudron. Trois filets de sang coulaient par-dessus la tache noire laissée par son pantalon, s'ouvraient en delta, se rejoignaient ; un trait mince descendait précipitamment dans sa chaussette. Il lâcha l'allumette et se mit à lécher son pouce qui le brûlait.

En plus de cette blessure à la jambe, son coude écorché le démangeait cruellement. Une rangée de barbelés posée au ras du sol avait été sa perte. Il arracha une poignée d'herbes sèches, en fit une boule et y mit une allumette. Une haute flamme jaillit et il releva sa jambe de pantalon. Tout en essuyant le sang avec le plat de la main, il en vérifiait le débit. Satisfait, il laissa le tissu gluant retomber contre la blessure et sortit un porte-billets de sa poche de poitrine. En le maintenant dans la lumière, il en retira une mince liasse de billets pliés et les compta. Puis il ouvrit brutalement le portefeuille, faisant tomber cartes et photos. Quand il les eut soigneusement examinées, ainsi que l'intérieur du portefeuille déchiré, il les dispersa à coups de pied et mit l'argent dans sa poche. Les herbes avaient brûlé et n'étaient plus qu'une boule de cendres sans substance, encore incandescentes comme de minces fils de métal chauffés au rouge. Il les repoussa du pied dans une ultime explosion d'étincelles. Au loin, à l'extrémité de la route, un pâle rougeoiement était suspendu dans la nuit comme la première touche de l'aube… Il avait quitté Atlanta à dix heures… Il ne pouvait pas être plus de minuit. Il se tâta encore une fois la jambe, lécha son pouce et repartit en direction des lumières.

La Nuit chaude chez Jim, annonçait l'enseigne en néons vert pomme. Il fit furtivement le tour des quelques voitures qui étaient garées là, scrutant leur

intérieur noir et gardant un œil braqué sur la porte au-dessus de laquelle un incessant tourbillon d'insectes était aspiré dans un dôme de lumière jaune. Après la dernière voiture vide il arriva à la porte et profita de la lumière pour examiner encore une fois sa jambe meurtrie, puis il entra.

On pouvait voir le petit coupé arriver chez Sylder ou en repartir à des heures insolites, ou en pleine chaleur, rutilant et incongru, en stationnement devant la maison, les muscles effilés et l'air nerveux comme un cheval de course au piquet. Les samedis soir il ramassait au bord de la route des groupes de jeunes gens qui allaient à la ville à pied vêtus de leurs salopettes neuves comme on ramasserait des chiens au matin d'un lendemain de chasse – les garçons grimpant maladroitement dans la voiture, prenant des poses solennelles pendant le trajet et chuchotant entre eux d'une voix rauque jusqu'à ce que la voiture ait pris de la vitesse. Sylder sentait leur haleine sur sa nuque – l'haleine de ceux qui étaient assis à l'arrière, coincés comme des poulets dans une caisse – quand ils se penchaient par-dessus son épaule. Un grand silence pendant qu'ils suivaient la lente courbe ascendante de l'aiguille triomphant des chiffres du cadran pour osciller brièvement autour de 80 sur la dernière et longue ligne droite avant les faubourgs de la ville. Parfois il y en avait un qui osait poser une question. Sylder mentait toujours. Le constructeur lui-même ne sait pas quelle vitesse elle peut faire, disait-il. Ils veulent en emmener une au Sahara pour en avoir le cœur net.

À Gay Street ou à Market Street il se garait contre

le trottoir et criait : Terminus ! et il les regardait descendre de la voiture en se bousculant pareils à des clowns de cirque. Cinq, six, jusqu'à huit même, tous venus à la ville pour aller au spectacle, de jeunes culs-terreux dont toute la ferme se réduisait à quelques plants de tomates et à une paire de gorets faméliques. Il pouvait les observer dans le rétroviseur, qui regardaient la voiture s'éloigner, dodelinant et titubant sur le trottoir comme une troupe d'oiseaux avides.

Le dimanche, les brasseries de Knoxville étaient fermées, leurs vitrines éteintes et muettes d'une sabbatique quiétude, et Sylder prenait la route de la montagne pour rejoindre la foule qui s'y rassemblait, hors de portée de toute législation civile ou spirituelle.

Jack le coureur avait la bouche bleue, la langue bleu-noir comme la langue d'un chien chow-chow. Assis à une table près de la porte de la Mouche verte, il sirotait du vin de mûre au goulot d'un flacon de liniment.

Où est-ce que tu les as laissées ? demandait Sylder.

Ah ça, bredouilla Jack. Là-haut sur la montagne.

On y est ici sur la montagne, dit Sylder.

Plus haut, répéta Jack. Sur la route de Henderson Valley.

La route de Henderson Valley ? Où ça ?

Tout en haut, comme j'viens de te le dire…

Tu crois que c'est vrai ce qu'il nous raconte ? demanda June.

Le regard de Sylder allait de June à Jack le coureur. Jack contemplait un énorme et peu appétissant cigare qu'il avait trouvé dans sa poche de chemise et se mit à le tourner contre sa langue avec une détermination d'ivrogne. Ouais, fit Sylder. Sans doute que oui.

Drôlement soupçonneux, disait Jack, tenant maintenant à bout de bras le cigare sous lequel oscillait une perle glaireuse. Drôlement soupçonneux.

Dans l'éclat jaune des phares elles avaient l'éphémère immobilité des bêtes fauves, de biches peut-être, arrêtées dans un mouvement de surprise présageant une fuite imminente. La voiture les dépassa et continua de monter.

Tu vas pas t'arrêter ? demanda June.

Dans l'autre sens, dit Sylder. J'arriverai par-derrière comme si on allait du même côté qu'elles. J'aurais jamais imaginé qu'elles allaient se tromper de direction. En passant par là, par Sevierville, ça fait presque trente miles.

Entre eux, dans le creux de la banquette, nichait un bocal rempli de whisky. Sylder entendit le grincement métallique du couvercle qu'on dévissait et avança la main pour que June lui passe le bocal. Les points blancs des papillons fusaient devant le pare-brise, s'embrasaient, saupoudraient le verre de leur mica. Un ballet d'insectes menait une danse endiablée dans le prolongement des phares. Il but et rendit le bocal. Sous le capot noir le moteur fredonnait ses gutturales explosions.

Sylder pensait au vieux Tipton qui disait que ça n'avait ni queue ni tête comme n'importe quel imbécile pouvait le comprendre d'avoir des pistons montés comme ça tout de travers, cul par-dessus tête comme il disait. C'était fatal qu'ils finissent par s'user complètement d'un côté. Les pistons c'était fait pour se déplacer de bas en haut et de haut en bas. Mais les rues en sont

pleines, il disait, si ça peut te consoler de savoir que t'es pas le seul à t'être fait couillonner.

Ils firent demi-tour à la carrière et redescendirent la côte sans bruit, moteur débrayé, avec les pneus qui faisaient un petit claquement mat sur les fissures du bitume. Quand le faisceau des phares les atteignit, elles commencèrent à s'agglutiner et à longer le fossé comme auraient fait des vaches. Sylder ralentit et immobilisa le coupé devant le petit groupe.

B'soir, dit June, presque dans l'oreille de celle qui se trouvait le plus près de la chaussée. Vous voulez pas qu'on vous prenne avec nous ?

L'autre l'avait déjà rejointe. Elles échangèrent un regard et la première dit : Merci, j'crois qu'on pourra se débrouiller.

Le garçon était resté en arrière. En jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de June, Sylder nota que ce n'était pas eux qu'il regardait, et pas les femmes non plus, mais la voiture.

Vous allez loin comme ça ? demanda June.

De nouveau les deux femmes se regardèrent. Cette fois ce fut la grande qui prit la parole. On a juste un bout de chemin à faire, expliqua-t-elle.

Dis-lui qu'on va se les faire au bout du chemin, suggéra Sylder.

Comment ? dit la petite. À ce moment le garçon intervint et toutes deux se retournèrent et le dévisagèrent.

Ça fait loin jusqu'à Knoxville ? Voilà ce qu'il voulait savoir.

Knoxville ? June n'en revenait pas. T'as dit Knoxville ? Mais vous pouvez pas aller à Knoxville *à pied*. Y a vingt miles ou p'têt' plus, pas vrai, Marion ?

Un grognement jaillit de la bouche des vagabonds. Sylder lui faisait déjà signe de descendre.

Montez, dit June en descendant de la voiture. Montez donc. On va justement à Knoxville, ça nous fait plaisir de vous rendre service.

Sylder leur adressa un sourire de bienvenue pendant qu'ils s'installaient dans la voiture et les examina tour à tour, la tête sous l'ampoule du plafonnier.

Il plongea dans la Trémie – la route à pic qui menait au carrefour – sans freiner une seule fois. La petite qui était assise entre lui et Tipton poussa un cri puis se tut et garda la main plaquée contre sa bouche pendant qu'ils prenaient le virage pour traverser la grand-route et fonçaient dans le noir, les phares balayant le faîte des arbres brusquement dressés au bord du ravin. Le coupé plongea, retomba dans le gravier de la route en contrebas, reprit son élan et dérapa sur l'accotement ; les gaz sortaient en bouillonnant de l'échappement libre et les cailloux sautaient et crépitaient dans les sous-bois comme des plombs de chevrotine.

Celle qui était assise à l'arrière faisait entendre de petits borborygmes. Pendant quelques minutes personne ne souffla mot, et au bout d'un moment la petite dit :

Où est-ce qu'on va ?

On va où on va s'env…

En ville, interrompit June. On va en ville. C'est plus court par ici. Il lui semblait qu'elle s'était rapprochée de Sylder, même si c'était vers lui qu'elle venait de se tourner, à lui qu'elle venait de parler. Il vit la main de Sylder, d'un vert phosphorescent sous les lumières du tableau de bord, tirer le starter.

Ils arrivèrent au premier pont avant que le moteur ait

commencé à faire suffisamment de ratés pour qu'elle s'en aperçoive. À partir de là, la route recommençait à monter et Sylder laissa la voiture faire deux ou trois sauts de mouton avant de passer en seconde. Elle ne retirait pas sa jambe. Il l'observait du coin de l'œil, elle était assise au bord de la banquette, scrutant devant elle la nuit insolite. Un papillon fit irruption par-dessous le pare-brise, lui frôla la joue. D'un tour de manivelle, il referma la vitre. Quand le moteur faillit de nouveau caler, elle tressaillit et demanda ce qui n'allait pas.

Il commença à lui expliquer qu'il n'y avait plus d'eau dans le générateur, mais il se rappela le garçon qui était assis derrière. Il n'avait pas ouvert la bouche. La grande, qui était assise à l'arrière, s'était penchée en avant, soufflant dans le col de Tipton et contemplant le pare-brise d'un regard sombre et harassé, envisageant peut-être une fuite inutile dans la campagne nocturne qui se refermait autour d'eux.

C'est la vapeur qui bloque, dit-il enfin. Le moteur chauffe dans les côtes et il faut lui laisser le temps de refroidir.

Elle le regarda puis détourna les yeux, sans rien dire cette fois. Un lapin fantôme s'immobilisa dans l'éclat des phares, roula un œil blanc, disparut. June dit quelques mots à la jeune femme à voix basse, la jeune femme regardant toujours droit devant elle, se taisant. Celle qui était assise à l'arrière s'était renversée contre le dossier de la banquette. Pas un son de ce côté-là. Dans le rétroviseur Sylder distinguait les contours d'une demi-tête d'ours noire et touffue. Alors il reconnut l'odeur. Une tiède senteur d'urine, avec des effluves douceâtres de moisi, flottait dans l'air maintenant qu'ils ralentissaient.

Ils franchirent par à-coups successifs le dernier virage au-dessous de la sapinière et la voiture finit par s'arrêter devant l'église de la secte baptiste noire du Rameau d'olivier. Sylder coupa le contact. J'crois qu'elle abandonne, dit-il.

Il avait ouvert la portière et commençait à descendre quand il sentit une main sur sa jambe. Il s'arrêta et tourna la tête.

Pas lui, dit-elle. Pas l'autre.

Non, dit-il. D'accord. Viens.

Il éteignit les phares et il n'y eut plus personne, abolis qu'ils étaient dans la soudaine obscurité.

Marion, chuchotait June de sa voix rauque. Dis donc, Marion ?

Chez lui, de la galerie, Arthur Ownby les avait regardés passer et venait d'entendre claquer la portière de la voiture en haut de la route, là où ils s'étaient arrêtés. Il s'était mis à pleuvoir. Un brouillard jaune montait des bois. Il pouvait entendre des voix étouffées qui paraissaient toutes proches sur l'air chaud de la nuit. Du pied il battait la mesure au rythme d'une vieille ballade contre le poteau d'angle de la galerie. À l'abri sous le rebord du toit il contemplait le mouvement des étoiles. Une vraie nuit pour les météores cette nuit-là. Ils pilonnaient la bosse majestueuse de Red Mountain. Maintenant la pluie tombait d'un ciel sans défaut. Un rire de femme sur la route. Il se souvenait d'elle, assise sur le siège de la charrette le matin où la mule lui avait lâché un vent dans l'oreille pendant qu'il détachait le palonnier et il avait enfoncé deux doigts entre les côtes de l'animal qui n'avait même pas bronché. Il se faisait tard pour un vieil homme. Arthur

Ownby avait regardé depuis la galerie de sa maison. À présent il somnolait.

En passant sur la route le gamin leva les yeux vers la maison à flanc de colline, sombre et l'air abandonné. Il ne pouvait pas voir le vieil homme et le vieil homme était endormi.

Il faisait presque jour quand ils repartirent de Knoxville, le ciel à l'est une pâle froidure grise.

Où est-ce que tu l'as emmenée ? demanda Sylder.

June tendit la main pour prendre le paquet de cigarettes dans le pare-soleil.

Tu parles d'une salope, dit-il. Tu sais ce qu'elle m'a dit ?

Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Que j'étais le plus chouette gars qui l'avait jamais niquée. *Niquée*, nom de Dieu.

Et où ça ?

Quoi ?

Où est-ce que tu l'as emmenée ? Vous êtes sortis de l'église mais je vous ai jamais entendus y rentrer. Où est-ce que vous êtes allés ?

Ah ! Derrière, dans la cabane.

La cabane ?

Les chiottes si tu préfères.

Sylder le regardait avec une stupeur incrédule, hésitant à admettre et à comprendre, encore incapable d'imaginer ça. Il restait une question :

Debout ?

Non… C'est-à-dire… elle s'est plus ou moins assise et elle s'est penchée en arrière et moi… Elle… Mais ça dépassait ses facultés descriptives, et tout autant l'imagination de Sylder.

Tu veux dire que tu… Il y eut un bref silence pendant que Sylder tentait de récapituler les faits… Que tu l'as baisée dans des chiottes de nègres, assise sur le…

Nom de Dieu ! Au moins je l'ai pas emmenée dans une putain d'église, interrompit June.

Le coupé s'arrêta par saccades au bord de la route et Sylder s'affaissa contre la portière secoué d'un rire proche de la crise d'épilepsie. Il finit par se calmer et dit :

C'est elle qui…

Oui. Va te faire foutre, bien sûr que c'est elle…

Oh là là ! Sylder émit un mugissement et s'écroula par la portière ouverte. Il gisait, ballotté de muettes convulsions dans l'herbe humide du matin.

Le local était mal éclairé et tenait de l'écurie. Une piste de danse encaustiquée qui renvoyait les lumières du juke-box et du bar. Derrière le comptoir, une longue glace où il était surpris de se voir, en silhouette dans l'encadrement de la porte, juché dans une pose acrobatique au sommet d'une pyramide de verres. Il s'avança et traversa la piste en boitillant, et se hissa sur un tabouret au bout du comptoir.

Le barman était assis dans un petit fauteuil de capitaine et lisait un magazine. Il le plia soigneusement et s'approcha d'un pas lourd de l'endroit où l'homme avait pris place.

Une bière, dit Rattner, se passant la langue sur la lèvre inférieure, savourant déjà. Le barman s'approcha du tonneau et remplit une grande chope de bière pression, égalisa le capuchon de mousse avec une baguette et apporta la chope. L'homme tendit la main, inclina la chope devant lui et y plongea son visage ; ses lèvres